



Coye

en

1810

C'est un bien intéressant document que nous avons eu la bonne fortune de retrouver grâce à M. Henri Nicolas, que nous remercions bien vivement. Il s'agit d'un cahier de 36 pages un peu mangé aux vers, à l'écriture un peu délavée et intitulé (nous citons) « Commune de Coïe - Population faite en Février 1810 ».

Suit la nomenclature de tous les habitants du pays entre cette date et le 7 avril 1810, date à laquelle M. Mathieu, 50 ans, employé à la filature et maire de la commune, achève sa liste et la paraphe.

Coye (ou Coÿe, avec un tréma sur l'Y, ou Coïe, car les trois orthographes se trouvent curieusement mélangées au fil des pages) comptait à l'époque 662 habitants répartis en 141 maisons, car il faut noter qu'à cette époque les noms de rue n'existaient pas encore, chaque maison était dotée d'un numéro d'ordre, le n° 1 étant réservé au château et à la filature [...] et les n°s 140 et 141 aux deux « écarts de la commune », le Moulin du Bois et le Moulin de la Loge. À ces 662 habitants, il faut ajouter 3 ouvriers ambulants, tisserands et serruriers. L'un d'eux ayant une femme et deux enfants, cela portait la population totale à 668 habitants, soigneusement répertoriés avec leur âge, leur lieu de naissance et leur « époque de séjour dans la commune ». L'immense majorité des Coyens a droit d'ailleurs pour cette colonne à la mention « toujours », c'est-à-dire qu'ils sont nés à Coye et qu'ils y sont restés depuis parfois de longues années, ainsi Pierre Guibert, le berger, 75 ans, né à Coye sous le règne de Louis XV et n'en ayant pas bougé. Les autres lieux de naissance des habitants de Coye sont d'ailleurs le plus souvent très proches de la commune : Orry, Lamorlaye, Le Lys, Pontarmé, Viarmes, Luzarches. Quelques-uns viennent de Paris, de Passy, de Blois même.

Ce qui frappe ensuite, c'est la grande quantité de noms qui sont toujours des noms d'habitants de Coye-la-Forêt. Au fil des pages, nous relevons en effet Sagniez, Casse, Mazille, Delbergue, Longa (ou Longha), Champagne, Audier, Lemoine, Guibert, Lépinette, Mirville, Tardif, Graux, Lesur, Debeuf, Cochu, Lardier, Vaast, Caillotin, Langignard, etc., installés donc à Coye depuis près de six générations. À lire la liste qui va suivre, on comprendra très vite quelles étaient les activités principales du pays. Sur 270 personnes environ dont on nous indique la profession, il y a 69 cordiers (c'est-à-dire plus d'un dixième de la population totale), 41 bûcherons, 47 ouvriers en coton ou en dentelles, 12 tisserands, 16 dentellières, 6 ouvrières en chambre, 9 manouvriers.

Puis on trouve 5 cabaretiers (deux d'entre eux sont tisserand et cordier en même temps, il est vrai), 5 maçons, 5 menuisiers, 4 marchands de bois, 3 serruriers, 2 équarisseurs, 2 charretiers, 2 meuniers, bien sûr et leurs femmes qualifiées de « bourgeoises », 2 couturières, 1 graveur, 1 boucher, 1 charcutier, 1 fripier, 1 vacher, 1 cultivateur, 1 berger (le « berger de la commune », précise-t-on), 1 marchande, 1 garde forestier, 1 garde champêtre. Nous n'avons pas trouvé de boulanger dans cette liste, les habitants faisant leur pain eux-mêmes au four banal (transformé depuis deux ans en bibliothèque municipale) et nous n'avons pas non plus trouvé le nom du curé Blot, que M. Bréhamet indique pourtant dans sa monographie comme desservant à Coye de 1804 à 1826. Sachant d'autre part que les habitants avaient demandé un desservant en 1809, nous avouons que l'histoire religieuse de cette époque nous semble confuse. Toujours est-il qu'aucun prêtre ne figure sur cette liste de 1810.

À noter également qu'un seul habitant est signalé comme étant à l'armée. C'est un chiffre qui nous semble faible car 1810, c'est l'année de la guerre d'Espagne. Wagram est encore tout récent et les « conscrits de l'an 1810 » sont restés célèbres grâce à une vieille chanson. Faut-il croire que les jeunes gens de Coye qui servaient Napoléon à l'époque n'ont pas été recensés sur cette nomenclature ? Faut-il croire que Coye avait été oublié ? C'est un point d'interrogation de plus.

Il faut relever également que Coye possède un instituteur, Quentin Devaux, 31 ans, maire par intérim cinq ans plus tôt. Combien avait-il d'élèves ? Nous l'ignorons, mais nous comptons que Coye possédait à cette époque 84 enfants de 6 à 12 ans. Quel était le degré de fréquentation scolaire en 1810 ? Nous ne le savons évidemment pas, mais nous n'avons pas pris l'âge maximum de 12 ans au hasard, car nous constatons que la majeure partie des enfants de cet âge travaillaient à ce moment-là. Les garçons sont cordiers, les filles ouvrières en coton. Par exemple, dans la maison n° 37, vit une famille dont la sèche énumération indique bien la situation : Mme Gabrielle d'Orléans, veuve Renard, 39 ans, venue de Saint-Martin deux ans plus tôt, y vit avec ses trois enfants, Françoise, Gabriel et Céline, 14, 12 et 10 ans, tous trois ouvriers en coton.

À parcourir d'ailleurs cette liste, on a parfois un peu l'impression de pénétrer dans les foyers de cette époque. Maison n° 29, le maçon Louis Boichu, 37 ans, sa femme, 36 ans, et ses six filles de 17 ans à 4 mois, et un infirme de 64 ans. Maison n° 39, un bûcheron de 39 ans, sa femme et ses six enfants de 11 ans à 1 jour. Maison n° 68, une veuve de 60 ans et sa fille, 21 ans, ouvrière en dentelles, etc.

Que sont devenues toutes ces maisons ? Il en existe encore quelques-unes, mais rien ne permet pour l'instant de les fixer avec précision. Tant de documents ont disparu, hélas, et la nomenclature que nous venons de citer semble bien être la rescapée d'un grand nettoyage qui fut fait en mairie entre les deux guerres.

Peut-être dans certains greniers coyens dorment encore des pièces qui permettraient de continuer la mosaïque. Mais tout ce travail ne peut être qu'un travail collectif. Un jour, sans doute, des bonnes volontés se réuniront pour tenter de mener à bien cette œuvre de patience.

Ce ne serait pas un travail inutile, car la préparation de l'avenir commence sans doute par la connaissance du passé.

Henri MACÉ

Paru dans le Bulletin municipal de Coye en 1970

Histoire de Coye

Je tiens à revenir sur l'article « Coye en 1810 » présenté par M. MACÉ dans le dernier Bulletin Municipal.

Le point sur lequel je tiens à apporter des précisions est celui des noms des rues car, en effet, si les numéros n'existaient pas, par contre, les noms des rues existaient, et depuis longtemps.

Je pense donc que les indications numériques portées sur le cahier mentionné ne sont à considérer que comme numéro d'ordre dans le relevé.

Il me semble d'ailleurs que l'ancien cadastre contemporain de ce cahier fait état des rues que nous connaissons actuellement.

De plus, je possède copie d'un Papier Censier de Coye en 1657. Il s'agit d'un relevé des « cens » ou impôts que les propriétaires devaient payer à leur seigneur, en l'occurrence Toussaint Rose.

Sur ce relevé, le propriétaire était situé, du fait de l'absence de numéro, par la rue d'une part et par son environnement d'autre part.

La formule était de la forme de celle employée par Anthoine Simon et que nous vous livrons ci-dessous :

« Anthoine Simon Marchand demeurant à Coye pour une maison cour jardin et clos derrière contenant un arpent ou environ sis audit Coye en la Rue de Tilly tenant d'un côté à François Hervé d'autre aux hoirs Anthoine Duquesne d'un bout à la Rue qui conduit au moulin et d'autre bout sur la dite rue doit dix sols de cens une mine d'avoine et un chapon payables pour chacun an audit jour de Noël »

Nous pouvons remarquer en passant l'absence de ponctuation.

Ce relevé permet de constater que nos plus anciennes rues existaient déjà et regroupaient la plus grande partie de la population : rue de l'Abreuvoir, Grande Rue, rue Blanche ainsi que la rue de Tilly dont le nom a disparu.

Quelques habitants se situaient : dans la ruelle qui conduit à Hérivaux, dans la ruelle derrière la Grande Rue, dans la rue qui conduit à l'église.

Il est assez difficile de faire une statistique des professions car elles ne sont pas toujours indiquées et, de plus, ce relevé ne touche que les propriétaires. Nous remarquons toutefois beaucoup de marchands, de manœuvriers, un « masson », un tisserand, un serrurier, un boulanger, un marchand boulanger, un scieur de long sans oublier un curé qui était à l'époque Jacques Harasse.

En ce qui concerne les noms de famille, ceux-ci sont quelquefois très torturés dans leur orthographe, tel Antoine Hodye qui, je crois, correspond aux Audier actuels.

Je donne quelques noms qui sont peut-être peu connus mais qui se rattachent à un niveau assez lointain à ma famille : Louis Cleret, Jacques Meunier, Claude Devouge, Pierre Denis, Tristan Champagne. Il existait probablement à cette époque des noms connus mais le manque de biens de ces personnes ne les a pas fait apparaître sur le Papier Censier.

Jean-Charles LONGA

NB : Dans ce même article, M. MACÉ demande de faire la recherche des anciens documents qui dorment dans nos greniers. Je pense, en effet, qu'un grand nombre d'anciens du pays doivent avoir en leur possession des pièces relatives au pays et qui pourraient enrichir l'histoire.